Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

118-119 | 2009
Claude Meillassoux

Un développement sans acteurs mais non sans politique

La difficile empiricité d'un engagement anti-impérialiste

Jean Copans

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/4142>

DOI : 10.4000/jda.4142

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 65-88

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jean Copans, « Un développement sans acteurs mais non sans politique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 118-119 | 2009, mis en ligne le 04 juillet 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/4142> ; DOI : 10.4000/jda.4142

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Journal des anthropologues

Un développement sans acteurs mais non sans politique

La difficile empiricité d'un engagement anti-impérialiste¹

Jean Copans

- 1 Claude Meillassoux a « inventé » l'anthropologie économique en France à la toute fin des années 1950². Certes en tant que telle cette dernière était déjà présente dans les pratiques et les bibliographies ethnologiques³ mais l'article de 1960 et la thèse sur les Gouro, achevée en 1962 mais publiée en 1964, fondent une véritable révolution théorique aux effets empiriques considérables (1964)⁴. Quelle que soit l'entrée adoptée par la démonstration (parenté, changement social, exploitation) l'horizon historique, proche ou lointain, est celui de la colonisation capitaliste et de l'impérialisme. C'est cette perspective qui éclaire les quarante-cinq ans de l'œuvre de l'anthropologue et c'est dans ce cadre macroéconomique et politique que se situe la thématique du développement et du sous-développement. Sur plus de trente ans de travaux (1965-1996) on trouve en moyenne un article par an consacré au développement colonial, néocolonial capitaliste et à l'impérialisme mais aussi (ce qui renvoie à la partie très militante de l'œuvre) à l'anti-impérialisme. Plus précisément il s'attache à comprendre et à analyser le capitalisme, ses formes coloniales et néocoloniales, et par conséquent le sous-développement⁵.
- 2 Claude Meillassoux est un homme engagé et il le manifestera toute sa vie non seulement par ses prises de positions politiques ou morales mais par son soutien à de jeunes chercheurs, notamment africains, ou même à des activistes et des militants et par des interventions journalistiques ou radiophoniques. Sans tomber dans la ringardise il convient de rappeler avec force aux lecteurs anthropologues (et bien sûr non-anthropologues) d'aujourd'hui la prégnance de l'état d'esprit politique et engagé des intellectuels et des chercheurs en sciences sociales au cours des années 1950-1970. « La lutte des classes » traversait l'ethnologie et l'anthropologie (ainsi que la sociologie) : la multiplicité des positions théoriques marxistes d'une part et politiques communistes, trotskystes, anti-impérialistes de l'autre procurait à cet « engagement » une vitalité analytique et publique dont on ne peut avoir idée aujourd'hui. Ajoutons que ces choix

avaient souvent des conséquences très pratiques et négatives en matière de carrière voir de crédits de recherche : Claude Meillassoux en a pâti lui-même pour ses avancements et ses promotions ou ses missions. L'aspect idéologique, collectif, et notamment éditorial, de ces prises de position, ne dévalorisait nullement la portée proprement conceptuelle ou constructiviste de ces idées. Les sciences sociales françaises étaient encore en gestation institutionnelle et disciplinaire : dans l'ensemble, aussi bien en sociologie qu'en anthropologie, elles en étaient encore à une posture macro-analytique qui construisait les objets à partir de leurs déterminations les plus globales et les plus générales⁶. Ainsi le développement était-il tout d'abord une forme d'expansion ou d'extension du capitalisme. Ce développement capitaliste induisait dialectiquement, dans les pays anciennement colonisés de ce qu'on appellerait le Sud aujourd'hui, un sous-développement du capitalisme provoqué à la fois par le poids des éléments précapitalistes locaux d'une part et de celui des politiques impérialistes de domination et d'exploitation d'origine étrangère de l'autre. Les débats faisaient rage, notamment entre économistes marxistes, pour savoir si ce sous-développement était structurellement nécessaire au développement du vrai capitalisme des métropoles ou s'il n'était pas plutôt le fruit d'une absence de dynamique procapitaliste au sein des rapports précapitalistes particuliers des sociétés colonisées (en l'occurrence africaines) à la différence par exemple des sociétés féodales européennes. Le développement, à cette époque du néocolonialisme naissant, est un processus sociohistorique et non un ensemble d'institutions, d'organisations, de programmes, de projets, d'acteurs comme on le définit maintenant depuis plus de vingt ans. Bref on ne peut juger a priori les pensées de Meillassoux sur le développement à l'aune des conceptions dominantes actuelles, empiriques et organisationnelles en la matière.

- 3 Nous examinerons pour commencer l'image et la place du développement, c'est-à-dire du capitalisme, dans ses travaux. Ceux-ci sont en fait centrés sur une théorie de la surexploitation du travail. Il s'agit d'une théorie globale de l'évolution des sociétés, des formes coloniales, impériales et mondiales du capitalisme mais tout d'abord des fonctions des communautés domestiques. Puis nous examinerons les effets de son engagement anti-impérialiste sur les conceptions disciplinaires de l'ethnologie et de la sociologie. Finalement renversant la problématique, il faudrait peut-être se demander aussi dans quelle mesure les orientations très anthropologiques ou politologiques du développement actuel oublient un peu trop facilement les déterminations macrocapitalistes. Il est certain que la crise en cours donne du poids à ce genre de relecture. Cela dit Claude Meillassoux a maintenu pendant plus de trente ans une conception fort peu empirique du développement, d'autant qu'il a consacré l'essentiel de la seconde partie de sa carrière à l'élucidation du mode de production esclavagiste, sans tenir compte là aussi des contextes et des formes très modernes des trafics humains en tous genres.

L'image et la place du développement

- 4 Au sens précis du terme, Claude Meillassoux n'étudie pas le développement au cours de son terrain des années 1958 en pays Gouro en Côte d'Ivoire. Nous sommes formellement encore à l'époque coloniale et ce qu'il analyse est la nature interventionniste de la politique économique française dans sa colonie : travail forcé, migrations vers les plantations commerciales, monétarisation des rapports commerciaux et de travail. Le dernier chapitre évoque dans ses sous-parties le développement des cultures

commerciales (cacao, café), la valorisation du travail et les nouveaux rapports de production, la valorisation de la terre et l'apparition de la propriété foncière. Il conclut sur le thème « Persistance et dissolution de la société traditionnelle ». L'anthropologue généralise tout cela dans sa conclusion générale. La comparaison des différents niveaux de développement implique de classer les systèmes sociaux mais l'incorporation dans le système capitaliste est contradictoire : d'une part la pénétration du secteur de l'autosubsistance par le commerce et le salariat l'empêche d'exister comme organisme autonome mais de l'autre les relations avec le capitalisme deviennent organiques et non plus de simple extériorité. L'agriculture vivrière est le dernier retranchement de l'économie de subsistance mais les phénomènes coloniaux puis postcoloniaux sont des phénomènes d'ampleur mondiale qui répondent aux exigences du capitalisme international (marché des matières premières et aide aux pays sous-développés). C. Meillassoux ne fait que reprendre la vulgate de l'anthropologie sociale britannique et de sa version française réélaborée par G. Balandier (1971)⁷.

- 5 À ceci près que Meillassoux va marxiser cette lecture socio-historique puisque les rapports capitalistes sont internationaux avant d'être nationaux ; ces rapports produisent des salariés et des classes d'une part, des mouvements de population migrante de l'autre. La mise au travail inclut enfin les femmes et les enfants. Ces rapports sont inégalitaires et provoquent des crises de subsistance qui débouchent sur des famines (voir les événements des années 1973-1975). La domination du capitalisme est de plus en plus globale et « totalitaire » : elle aboutit à une disjonction grandissante entre production et reproduction et le génocide n'est qu'une suite logique de l'accroissement démographique de l'armée industrielle de réserve. Le développement n'est qu'un bluff sémantique puisque la logique finale du développement capitaliste serait celle d'une précarisation absolue. La fin de son ouvrage, *Femmes, greniers et capitaux*, évoque les camps de travail comme un avenir possible de l'homme. Le développement est donc réduit ou ramené aux formes du capitalisme et de l'impérialisme mondial dont le principe de base est l'exploitation sans limites de toutes les forces de travail. Par conséquent seules les luttes sociales et politiques, la dénonciation (idéologique) de l'impérialisme sont capables de produire le cadre d'une critique, et donc d'une analyse, du développement et du sous-développement.
- 6 Meillassoux est fasciné par les mécanismes fondamentaux (on pourrait presque dire intemporels) de l'évolution de l'humanité. Au fur et à mesure de sa carrière sa conception des formes du développement des sociétés devient de plus en plus abstraite. Les manières spécifiques et particulières de l'imposition des politiques internationales, le jeu anthropologique de l'incorporation locale de ces dernières et des résistances ou refus qu'elles enclenchent, sont très rarement évoquées même dans le cas du Mali, le seul pays où il conduira des recherches de terrain sur la longue durée. Il évoque bien le passage de la colonisation aux indépendances mais la transformation des phases postcoloniales le laisse de marbre : sa périodisation reste macro-socioéconomique et surtout exclusivement africaine.

Une théorie de la surexploitation du travail

- 7 Pour bien saisir les apports de Claude Meillassoux en matière d'étude du développement, il faut plutôt se tourner vers le niveau proprement anthropologique de son analyse et notamment vers celui qu'il privilégie méthodologiquement et conceptuellement, celui de

la communauté domestique. Mais là encore sa démarche suivra un parcours tout à fait particulier et problématique. Tout d'abord il élabore au fil du temps jusqu'à son dernier ouvrage paru en 2001 une théorie générale de l'évolution humaine et sociale. Pour comprendre le capitalisme actuel il faut également saisir la logique gouro, soninké, inuit ou pygmée d'hier et d'aujourd'hui. Cette anthropologie n'est pourtant pas du tout historique. En 1960 ou encore 1964 cela n'avait guère d'importance puisqu'il n'en existait nulle part mais en 1975, 1986 ou encore 2001 cette approche devient discutable⁸. Son anthropologie des Inuit, des Pygmées, des Inkas est toujours de seconde main et fort peu critique des sources utilisées⁹. Ces exemples confortent sa culture ethnologique générale et son expérience de terrain et c'est grâce à ces lectures qu'il peut enrichir son coup de génie de 1960 qui n'utilise pas encore la notion de communauté domestique, dans deux articles de 1972 et de 1973 et enfin dans sa grande œuvre de 1975, *Femmes, greniers et capitaux*¹⁰. La communauté domestique (agricole) est simultanément à la base de toute société mais présente aussi, et parfois sous des formes très déliquescents, dans toute société, y compris capitaliste et impérialiste. Les évolutions récentes du capitalisme postcolonial ne peuvent notamment se comprendre sans elle.

- 8 L'intérêt pour les formes premières de l'exploitation de la force de travail conduisent Meillassoux à s'intéresser très tôt au commerce à longue distance puis aux sociétés inégalitaires qui le mettent en œuvre comme les sociétés esclavagistes et aristocratiques. La subordination de la communauté domestique dans le mode de production esclavagiste est déjà le début de la fin puisque certaines sociétés esclavagistes vont mourir d'une logique autodestructrice. Pour un grand nombre d'anthropologues ou d'historiens africanistes, Meillassoux est l'homme du mode de production esclavagiste mais là encore de nombreuses critiques spécialisées ont mis en lumière un certain schématisme analytique qui ramène à un seul modèle la diversité continentale extrême à la fois dans l'espace et dans le temps : Meillassoux reste ouest-africaniste et il faut comparer son approche à celles de chercheurs comme P. Lovejoy, I. Kopytoff, M. Klein ou encore J.-P. Olivier de Sardan et E. Terray pour en mesurer la portée.
- 9 Après l'esclavage, qui a perduré jusqu'à la conquête coloniale, apparaît le capitalisme colonial. Meillassoux brosse en à peine 70 pages dans *Femmes, greniers et capitaux* l'image de « l'impérialisme comme mode de reproduction de la main-d'œuvre bon marché ». Il préfigure ici les travaux sur le rôle de la population immigrée dans la production du capitalisme fordiste et dans le dérèglement qui devait s'en suivre. Là encore l'absence de périodisation ou de typologie réaliste conduit l'anthropologue à hypostasier le rôle des institutions et opérations de développement sur le terrain en un phénomène global d'exploitation de la force de travail. Claude Meillassoux a prévu d'une certaine façon l'arrivée des programmes d'ajustement structurel des années 1980 mais il n'avait pas prévu la sortie de ces programmes dix ans plus tard, le passage à la lutte contre la pauvreté des années 1990-2000 et aux formes « humanitaires » du développement. Meillassoux n'est certes ni futurologue ni prévisionniste mais ses démonstrations tombent sous le coup de la critique faite à ces points de vue à cause de leur formulation globalisante, peu anthropologique et encore moins modulables historiquement.
- 10 Récapitulons. Pour saisir la logique interne des sociétés africaines contemporaines, il faut à la fois explorer les développements du capitalisme international et mettre à jour les fondements anthropologiques du travail exploité par ce capital. Cette idée, déjà présente dans Marx (la soumission formelle du travail opposée à la soumission réelle, le salariat), justifie l'anthropologie de la communauté domestique d'origine agricole mais qu'en est-il

des formes plus complexes, urbaines d'abord, de nature « moderne » et soi-disant capitalistiques ?¹¹

- 11 Pour se faire une idée plus précise de la démarche de Meillassoux examinons rapidement l'introduction qu'il a rédigé pour *Qui se nourrit de la famine en Afrique ?* et la seconde partie de *Femmes, greniers et capitaux*. Le point de départ est l'exploitation coloniale mais c'est le modèle néocolonial qui conforte la mise en place de ces mécanismes : la rente en travail est extraite de l'exploitation de la communauté familiale qui se voit chargée d'assurer la production et la reproduction de l'ensemble de la force de travail. Le complexe cultures commerciales/déficits vivriers, migrations saisonnières/salaires d'appoints contribuent simultanément à désorganiser mais aussi à limiter la désorganisation de la communauté domestique. Le système social dominant (bourgeoisie de substitution, bureaucratie) est lié aux grands intérêts capitalistes internationaux. Le seul choix possible pour les pays dépendants consiste à pouvoir choisir entre diverses formes de domination impérialiste (France, États-Unis, URSS, etc.). La seconde partie de *Femmes, greniers et capitaux*, consacrée à l'exploitation de la communauté domestique, évoque les débats de l'époque autour des analyses de S. Amin sur les rapports entre centre et périphérie. Le mode de production capitaliste est soit homogène soit hétérogène et dans ce dernier cas il existe une dynamique de protection partielle de l'agriculture de subsistance. Le cas sud-africain de l'apartheid schématise ces relations à outrance. Reprenant les travaux des marxistes sud-africains comme H. Wolpe, il examine les modes de ségrégation et de division du prolétariat blanc et noir, agricole et industriel¹². Son raisonnement nous conduit ensuite au sein du régime nazi avec comme avenir prévisible l'usage d'une surviolence à caractère génocidaire qui vise à faire disparaître la partie inutile de la surpopulation provoquée par la modernisation du mode de production capitaliste et impérialiste.
- 12 Deux thématiques originales se dégagent ainsi, l'une qui articule la démographie à la parenté via « les structures alimentaires de la parenté » (comment reproduire à travers les générations une population qui varie quantitativement et qui dans l'ensemble augmente) et l'autre qui débouche sur la mort programmée des travailleurs inutiles comme instrument de survie et de reproduction du capitalisme. La libération de la femme peut présager paradoxalement la fin de l'intimité familiale et la domination totale des individus « libérés » par le salariat au sein du totalitarisme d'un capitalisme d'État privé (l'Ouest) ou public (l'Est).
- 13 Voici donc très rapidement résumés les fondements théoriques de l'anthropologie marxiste de Claude Meillassoux qui sont au cœur de sa perception des problèmes de vie et de survie et par conséquent de développement des sociétés africaines et par extension du tiers-monde tout entier. En d'autres termes la question du développement et du sous-développement est à la fois un problème d'évolution historique des sociétés, de toutes les sociétés, et une formulation hypocrite voir cynique des politiques proprement néocoloniales à l'intention des pays sous-développés. La fonction de l'anthropologie consiste, selon lui, à rappeler la place de la communauté domestique dans ce processus mais non pas à décrire et à analyser les modalités institutionnelles et sociologiques du fonctionnement courant et quotidien du développement c'est-à-dire ses programmes, ses modalités d'implantation, ses catégories sociales, l'univers concurrentiel de ses interventions (États nationaux, organisations internationales, ONG, Églises, etc.), ses évolutions politiques (le passage à l'humanitaire, le rôle de l'État vs le marché, les contraintes de l'OMC) et sa théorisation en économie politique et en sciences sociales et politiques.

Des thématiques développementalistes de Meillassoux au consensus des socioanthropologues des espaces publics du Sud et des organisations du Nord

- 14 Je ne rappellerai pas les évolutions et mutations du capitalisme international et de l'impérialisme sur ce dernier demi-siècle et par conséquent les différentes images des politiques et formes du développement mais il faut garder ces transformations présentes à l'esprit si l'on veut comprendre la périodisation globalisante, fort peu fondée empiriquement, qui guide l'analyse de Claude Meillassoux¹³.
- 15 Son texte le plus abouti est intitulé ironiquement « Succès de la politique d'aide au surdéveloppement des pays riches » et date de 1990. Il comporte plusieurs sections dont les titres de paragraphes sont tout à fait explicites. « Les principes ? » : enrichir les riches pour favoriser l'investissement, appauvrir les pauvres pour lutter contre la subversion et maintenir le paysan juste la tête hors de l'eau. « Les modes (sous-entendu de faire) ? » : perpétuer l'accumulation primitive, appliquer le mode d'exploitation « impérialiste ». « Les moyens ? » : prêter au-delà du raisonnable au débiteur, faire payer aux pays exploités les instruments de leur exploitation et de leur répression, imposer le libre-échange aux pays les moins concurrentiels et investir en priorité dans les secteurs d'exportation. « Les corollaires ? » : la répression, la guerre, la drogue, la dépendance démographique, les nouveaux emplois, les ONG et la charité comme émoulinants. « Les discours ? » : penser les exploités comme des « pauvres » et inverser les causalités.
- 16 Meillassoux semble suivre les évolutions de l'actualité à repérer certaines rubriques mais de fait il tient un discours général : par exemple il est vrai que l'année 1990 marque pour la Banque mondiale un retour aux réflexions de l'avant-ajustement structurel sur les besoins essentiels sous la forme de la lutte contre la pauvreté mais cette conjoncture n'est pas du tout présente dans ce texte et les ONG sont réduites à une simple fonction d'instrumentalisation de l'aide. Un autre article de 1992, « À bas le développement » confirme la portée dénonciatrice de l'analyse car publié dans un numéro anniversaire de la revue de l'ORSTOM, *Cahiers des sciences humaines*, il porte surtout sur le rôle des chercheurs en la matière, comme d'ailleurs dans son article de 1987, « Ethnologues, développeurs et paysans » : nous y reviendrons plus loin. Plus tard en 1996 il met en lumière, encore une fois de manière polémique, les prétentions d'analyse culturelle de la Banque mondiale qui s'abrite derrière de grandes publications de l'UNESCO qui cautionne de son côté par principe le développement. Mais il ignore superbement l'existence des sociologues de la Banque mondiale comme M. Cernea qui a déjà édité un ouvrage important même si la version française de sa réédition ne paraît qu'en 1998. En fait ces interventions dans le débat idéologique ne sont ni des propositions méthodologiques de recherche ni des synthèses des travaux en cours sur la question, Meillassoux donne, dans ses écrits développementalistes, peu de références à d'autres travaux que les siens. En fait Meillassoux en est resté à la macrosociologie des années 1950-60 qu'il a si bien illustré dans ses brochures militantes des années 1960 réunies en 1966 sous le titre *L'Afrique recolonisée ?* La seule étude empirique citée dans cette publication est *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire* ! Comme tous les chercheurs et militants de l'époque (moi-même compris) l'anthropologue évoque aussi bien les classes sociales que les corps

sociaux mais il faudra attendre 30 ans pour pouvoir disposer d'un texte plus abouti sur ce dernier concept qu'il n'a jamais véritablement utilisé dans une recherche empirique de longue haleine.

- 17 Seul le thème du travail des enfants permet de faire le lien entre l'anthropologie théorique de Meillassoux appliqué au développement capitaliste et aux modalités de plus en plus perverses de l'exploitation impérialiste du travail et l'évolution du développement et du sous-développement. La présence de trois textes sur ce thème dans la sous-section mentionnée plus haut le confirme et seule cette thématique peut suggérer l'importance de cette catégorie sociale dans les nouvelles formes mondialisées et mafieuses du développement.
- 18 Cette littérature est certes de second rang dans ses publications et il ne faut pas lui accorder le statut fondateur de ses grands ouvrages. Il y a pourtant un point commun à tous ces écrits et à cette dernière période de sa réflexion : celui de la mise en perspective de l'engagement du chercheur sur le terrain, des liens entre l'anthropologue (fondamentaliste) et du spécialiste (appliqué) du développement et de la comparaison problématique de leurs fonctions. Meillassoux est encore un populiste au sens que J.-P. Olivier de Sardan a donné à ce type d'anthropologie : le chercheur qui veut travailler directement pour les masses manipulées par les experts. La qualité des travaux publiés depuis un quart de siècle en langue française dans le domaine de la socioanthropologie du développement infirme profondément ce que je qualifierai comme un préjugé ou de l'ignorance. L'idéalisme professionnel valorisé par l'anthropologue ne correspond à aucune pratique réelle sauf paradoxalement peut-être à celle des agents des ONG qu'il critique si justement par ailleurs.

Engagements idéologiques, engagements disciplinaires

- 19 Pour les anthropologues marxistes français des années 1960-70 il était normal de marquer le double engagement de révolution théorique et de révolution politique qu'impliquait l'adhésion (?) au marxisme (et sous-entendu à une forme de communisme fût-il prolétarien ou de libération nationale)¹⁴. Un bon point de départ pour comprendre le point de vue dominant de l'époque est par exemple la conclusion du recueil *Terrains et théories* (1977), rédigée en 1976 :
- 20 À l'encontre de cette ethnologie prophétique qui persiste à proposer des solutions miraculeuses aux problèmes contemporains par la découverte des secrets cachés des populations « primitives » préservées comme objets, le matérialisme historique fournit les matériaux de la prise de conscience et de la libération des hommes, le levier de la révolte des classes exploitées, par le moyen de la connaissance pour chacun, de sa condition et de sa situation individuelle dans l'ensemble social auquel il appartient. Car le matérialisme historique n'est pas qu'une méthode – encore que, réduit à sa seule fonction scientifique, il soit de loin supérieur aux sciences officielles ou mondaines – il est l'esprit de la lutte politique visant à soulager les hommes et les femmes du labeur qui pèse sur eux et à les délivrer de l'exploitation. Sans cette finalité, il n'est qu'un procédé de recherche et de manipulation parfaitement utilisable – et utilisé – par la bourgeoisie pour renforcer sa domination. De telle sorte que la tâche intellectuelle ne s'arrête pas à la réflexion ; elle doit s'étendre à la diffusion des connaissances jusque dans les milieux où

celles-ci sont susceptibles de devenir « forces matérielles » révolutionnaires ; elle se faisant, pour les sociologues et les ethnologues, d'œuvrer à leur propre disparition en tant que spécialistes, car il faut que chaque homme, chaque femme devienne le théoricien de son destin (1977 : 335-336).

- 21 En fait Meillassoux va progressivement changer de position au cours du quart de siècle suivant. En 1987 il évoque la rencontre fortuite de l'ethnologue et du développeur sur le terrain : leur taches sont diamétralement opposées : l'ethnologue veut apprendre et écoute, le développeur veut enseigner et dit ce qu'il faut faire. Ils ont un dialogue de sourds que complique d'ailleurs la présence d'un troisième larron, le paysan. Mais Meillassoux se limite à analyser la portée du développement et de ses effets : l'ethnologie se contente d'observer les effets et le paysan ne semble pas particulièrement qualifié intellectuellement pour dire la vérité même s'il l'est en tant qu'acteur politique¹⁵. Quelques années plus tard en 1990 l'anthropologue note cette fois-ci que le développement devient une préoccupation de l'anthropologie même si sa longue description de développement ne contient aucune information tirée de cette discipline et si sa conception de l'anthropologie, contrairement à sa situation réelle en France à l'époque, ne débouche en aucune façon sur une science sociale des opérations et des opérateurs concrets du développement. Il en est encore à une anthropologie des bénéficiaires¹⁶. En 1993 il déplore la faible implication tangible de la discipline, dénonce les mensonges des médias et le dévoiement des recherches en situation de développement¹⁷. Sa conception de la sociologie du développement s'élargit aux ONG mais la problématique initiale n'en est pas modifiée pour autant :
- 22 Les projets dits « de développement » de ces ONG sont ponctuels : ce peut être des éléments d'infrastructure indispensables à la vie dans n'importe quelle société ou des investissements collectifs auxquels ne peuvent faire face des autorités locales démunies ou corrompues. Mais ils sont entrepris sur une trop faible échelle et sans l'assurance des moyens d'en assurer la continuité et le renouvellement. Au mieux. Ces projets qui prolifèrent dans le désordre, n'apportent à grand frais que des palliatifs locaux à des situations insupportables provoquées ou aggravées par d'autres projets (barrages, campagnes de production agricole à grande échelle) ou par des guerres d'origine obscure ou patente, menées au bénéfice caché de puissances industrielles ou financières. La sociologie du développement ne peut guère se situer qu'à ce niveau proto-caritatif : elle ne peut y constater que des échecs ou, pire, des effets néfastes et parfois tragiques. Elle peut certes aussi concevoir abstraitement des plans de développement, sans doute intelligents et souhaitables, mais qui, sans référence à la politique économique conçue à l'échelle nationale ou mondiale, ne peuvent que rester dans leur cartons. Sur le terrain, la sociologie du développement est pratiquement renvoyée à l'aide humanitaire (Schlemmer, 1993c).
- 23 Toutefois le travail des enfants lui donne l'occasion de mettre en lumière ces insuffisances de manière dramatique mais faut-il rappeler que cette réalité ne relève pas formellement du développement institutionnel et officiel. Cette « incompréhension » de la multidimensionnalité du développement et des translations opérées par des chercheurs, que pourtant il lit et fréquente, le place de plus en plus en porte-à-faux par rapport aux travaux empiriques de plus en plus nombreux, et pas seulement africanistes, qui constituent la socioanthropologie du développement à la française depuis le milieu des années 1980 (Bako-Arifari & Le Meur, 2001). En 2001 de manière significative son panorama de « Quelques taches de l'ethnologie africaine » n'évoque plus aucun de ces

thèmes puisqu'il se contente de résumer en une demi-douzaine de pages les grands domaines qu'il a étudiés personnellement depuis 1964.

- 24 Si les contextes de l'engagement ont changé comme en témoigne sa comparaison des campagnes du Comité information Sahel des années 1973-76 et la tentative avortée d'une action collective en 1991 (contre la venue en France des chefs d'État africains corrompus) au point que si l'ethnologue n'a apparemment plus de tâche politique à accomplir, la propagation de la vérité théorique, elle, reste toujours de mise. Cette évolution en fait est plus celle de toute une génération (nous nous y reconnaissons nous-mêmes) que celle solitaire et individuelle de l'anthropologue des Gouro. Mais cette vérité théorique, bien qu'informée des transformations du capitalisme international et africain des années 1980-90, ne prend pas en compte, que ce soit comme objet de recherche, d'information ou de coopération pratique avec les acteurs locaux, les modalités organisationnelles et sociales nouvelles que les chercheurs repèrent et enquêtent sur le terrain. Les courtiers, les services publics locaux, les experts, les associations et groupements populaires ne sont jamais évoqués. Ni les Églises malgré son athéisme militant ! La sociologie de l'humanitaire lui-même et de ses agents, la corruption, la culture « métissée » des « développeurs », la disparition des intellectuels africains organiques, « victimes » du *brain drain* américain, autant de nouveaux terrains d'étude et d'action qu'abandonne ou ignore l'anthropologue¹⁸.

La fin du développement ? Au Sud... ou au Nord ?

- 25 Le paradoxe veut que le premier anthropologue français à avoir proposé une perspective à la fois globale et monographique du changement social et économique affectant une population africaine sur la longue durée et donc à avoir suggéré les prémisses du développement (et du futur sous-développement) d'un État-nation africain n'ait pas réussi par la suite à quitter le registre de ces déterminismes macrosociologiques pour examiner de manière tout aussi anthropologique les processus et mécanismes de l'implantation concrète de ce « développement ».
- 26 Ce constat débouche sur deux conclusions provisoires, de nature différente.
- 27 La première note que cette translation thématique et méthodologique correspond à un redécoupage du champ d'analyse du développement qui confie l'étude de ces macroprocessus à l'économie politique d'une part (dans ses conceptions réalistes évidemment et non macroéconomiques) et à la science politique de l'autre. L'apparition d'une anthropologie de la globalisation (A. Appadurai, M. Abélès) devrait nous obliger à réintroduire, sous une forme empiriquement accessible, les déterminismes macrosociologiques des années 1950-70. Certes la microsociologie peut contribuer à la mobilisation des paysans africains mais là aussi il s'est opéré un déplacement stratégique : l'avenir politique ne se joue-t-il pas plutôt en ville où la nature des macrodéterminismes est bien plus visible ? En tout cas le débat est ouvert et nous aurions dû l'engager avec Claude Meillassoux, et lui avec nous.
- 28 La seconde conclusion suggère qu'il faut étudier les dispositifs et acteurs du développement pas seulement au Sud mais aussi au Nord. Nous avons noté il y a quelques années l'oubli problématique, par les sciences sociales françaises de l'organisation, de l'étude des organismes internationaux, nationaux et non-gouvernementaux du développement. Nous avons proposé en conséquence de redéfinir l'étude du

développement comme l'analyse des opérations, opérateurs et institutions non seulement sur les terrains locaux des sociétés bénéficiaires mais aussi comme l'étude de ces univers sociaux jusqu'aux sites initialement du Nord (Paris, Washington, Genève, etc.). Ces déplacements permettraient du coup à nos collègues du Sud à la fois de sortir de leurs propres sociétés locales et nationales où les cantonnent les sciences sociales dites du développement et d'étudier in situ les microsociétés du Nord chargées du développement mondial. Les critiques politiques du développement s'enrichiraient ainsi des formes réelles que prennent ces macrodéterminismes et n'auraient plus besoin de tomber dans l'incantation idéologique pour les désigner.

- 29 Mais tout cela reste encore du domaine d'une utopie pour les générations futures. Au regard la crise actuelle (octobre 2008) il n'est peut-être pas très évident de vouloir relativiser ou de vouloir anthropologiser les macrodéterminismes qui nous gouvernent. Pour la simple et bonne raison que les sociétés encore à développer (pauvres ou moins avancées) n'auront peut-être pas ni le temps ni la volonté de rentrer dans le détail sociétal des tsunamis venant du Nord. Il est certain que l'impérialisme mis au pilori par Claude Meillassoux est peut-être encore plus dangereux par ses soubresauts imprévisibles que par ses programmes de longue durée. En à peine un an les thématiques du développement sont passées de celle de la lutte contre la pauvreté à celle des politiques agricoles et maintenant à celle de la solvabilité liquide des économies réelles. Il suffira alors de comparer les sommes allouées au développement et celles mobilisées pour limiter la casse bancaire. Le FMI va être obligé d'oublier le Sud. L'anti-impérialisme a probablement encore de beaux jours devant lui !

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS A., BAKO-ARIFARI N. & LE MEUR Y., 2001. « Une anthropologie sociale des dispositifs de développement » in BARÉ J.-F. (dir.), *Évaluation des politiques de développement. Approches pluridisciplinaires*. Paris, L'Harmattan : 121-173.
- BALANDIER G., 1971. *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*. Paris, PUF.
- BOIRAL P., LANTERI J.-F. & OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1985. *Paysans, experts et chercheurs en Afrique noire. Sciences sociales et développement rural*. Paris, L'Harmattan.
- BOUTILLIER J.-L., 1968. « L'enquête d'ethnologie économique » in POIRIER J. (dir.), *Ethnologie générale* (Encyclopédie de la Pléiade). Paris, Gallimard : 214-256.
- CERNEA M. (dir.), 1998. *La dimension humaine des projets de développement. Les variables sociologiques et culturelles*. Paris, Karthala.
- CHOQUET C. & al., 1993. *État des savoirs sur le développement. Trois décennies de sciences sociales en langue française*. Paris, Karthala.
- COMITÉ INFORMATION SAHEL, 1974 & 1975. *Qui se nourrit de la famine en Afrique ? Le dossier de la faim au Sahel*. Paris, Maspéro.

- COPANS J., 1977. « À la recherche d'une théorie perdue : marxisme et structuralisme dans l'anthropologie française », *Anthropologie et sociétés*, 1(3) : 137-158.
- COPANS J., 1982. « Attention ! Une anthropologie marxiste peut en cacher une autre ! » in DELAUNAY J.-C. (dir.), *Actualité du marxisme*, vol 1. Paris, Anthropos : 39-50.
- COPANS J., 1986 [1982]. « Mode de production, formation sociale ou ethnie ? Les leçons d'un long silence de l'anthropologie marxiste française », *Revue canadienne des études africaines*, 20(1) : 74-90.
- COPANS J., 1988. « Les modèles marxistes dans l'anthropologie économique française : prêt-à-porter ou haute couture ? » *Cahiers internationaux de sociologie*, XXXIV (janv-juin) : 161-176.
- COPANS J., 1996. « Entre porteurs de valise et porteurs de savoirs. Anthropologues, encore un effort si vous voulez être révolutionnaires ! » in SCHLEMMER B., *op. cit.* : 251-268.
- COPANS J., 1998 [1990]. *La longue marche de la modernité africaine. Savoirs, intellectuels, démocratie*. Paris, Karthala.
- COPANS J., 2001. « La "situation coloniale" de G. Balandier : notion conjoncturelle ou modèle sociologique historique ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, CX : 31-52.
- COPANS J., 2005. « Claude Meillassoux (1925-2005) », *Cahiers d'études africaines*, 177 : 513.
- COPANS J., 2006. *Développement mondial et mutations des sociétés contemporaines*. Paris, A. Colin.
- DUPUY F., 2001. *Anthropologie économique*. Paris, A. Colin.
- GURVITCH G. (dir.), 2007 [1958, 1960]. *Traité de sociologie*. Paris, PUF.
- GOUSSAULT Y. (dir.), 1982. « Sociologie du développement », *Revue Tiers Monde*, 90 : 257-278.
- L'ESTOILE B. de., 2000. « Science de l'homme et "domination rationnelle". Savoir ethnologique et politique indigène en Afrique coloniale française ». *Revue de Synthèse*, 3-4 : 291-323.
- MAUSS M., 1967. *Manuel d'ethnographie*. Paris, Payot.
- MEILLASSOUX C., 1960. « Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'autosubsistance », *Cahiers d'études africaines*, I(4) : 38-67.
- MEILLASSOUX C., 1964. *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire : de l'économie de subsistance à l'économie commerciale*. Paris, Mouton.
- MEILLASSOUX C. (alias Munzer T. et Laplace E.), 1966. *L'Afrique recolonisée*. Paris, EDI.
- MEILLASSOUX C., 1972a. « From Reproduction to Production », *Economy and Society*, I(1): 93-105.
- MEILLASSOUX C., 1972b. « Imperialism as a Mode of Reproduction of Labour Power », colloque de Bielefeld (déc.), dact.
- MEILLASSOUX C., 1973. « The Social Organisation of Peasantry: the Economic Basis of Kinship », *Journal of Peasant Studies*, I(1): 81-90.
- MEILLASSOUX C., 1975. *Femmes, greniers et capitaux*. Paris, Maspero.
- MEILLASSOUX C., 1977. *Terrains et théories*. Paris, Anthropos.
- MEILLASSOUX C., 1979. *Les derniers Blancs : le modèle sud-africain*. Paris, Maspero.
- MEILLASSOUX C., 1980. « Localisation du Wagadu, d'après quelques récits de tradition » in PONCET Y. (dir.), *Atlas historique de la boucle du Niger*, Association SCOA, carte n° 13 commentée : 18-20
- MEILLASSOUX C., 1986. *Anthropologie de l'esclavage : le ventre de fer et d'argent*. Paris, PUF.

- MEILLASSOUX C., 1987. « Ethnologues, développeurs, paysans ». Conclusion de Geschiere P. & Schlemmer B. (dir.), *Terrains et perspectives*. Paris, ORSTOM : 443-453.
- MEILLASSOUX C., 1990. « Succès de la politique d'aide au surdéveloppement des pays riches », *Afrique-Espoir* (Dakar), 1 (oct.-dec.) : 18-21 & 2 (janv.-mars).
- MEILLASSOUX C., 1993a. « À bas le développement ! », *Cahiers des sciences humaines*, n° hors série « Trente ans de l'ORSTOM » : 77-80.
- MEILLASSOUX C., 1993b. « Gloires oubliées et mémoires reconstruites : les guerres de Gumbu du sahel (Mali) », *Cahiers d'études africaines*, XXXIII, 4(132) : 567-586.
- MEILLASSOUX C., 1996. « Stratégies de manipulation : politique culturelle de la Banque mondiale », *Page 2*, 6 (nov.) : 58-62.
- MEILLASSOUX C., 2001a. *Mythes et limites de l'anthropologie. Le sang et les mots*. Lausanne, Éditions Page 2.
- MEILLASSOUX C., 2001b. « Quelques taches de l'ethnologie » (inédit).
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995. *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris, Karthala.
- POIRIER J., 1968. « Problèmes d'ethnologie économique » in POIRIER J. (dir.), *Ethnologie générale* (Encyclopédie de la Pléiade). Paris, Gallimard : 1545-1624.
- RIST G., 2007 [1996]. *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. Paris, Les Presses de Sciences Po. 3^e édition revue et augmentée.
- SCHLEMMER B., 1993c. « À bas le développement ! », *Cahiers des sciences humaines*, n° hors-série : *Trente ans* (BOUTILLIER J.-L., GOUDINEAU Y., dir.). Paris, ORSTOM : 77-80.
- SCHLEMMER B. (dir.), 1996. *Terrains et engagements de Claude Meillassoux*. Hommages précédés d'un essai de Claude Meillassoux *Du bon usage des classes sociales* et suivi d'une bibliographie de ses travaux. Paris, Karthala.

NOTES

1. Ce texte est issu d'une séance de mon séminaire de l'EHESS consacrée à l'histoire des études du développement en 2004-2005. Le décès de Claude Meillassoux en janvier 2005 m'avait conduit à consacrer « à chaud » deux conférences à son œuvre en janvier 2005 : l'une sur le thème du développement et une autre intitulée « Claude Meillassoux, l'anthropologie, le marxisme et l'Afrique » dans le cadre du Sefra de l'EHESS. J'ai également rédigé la notice nécrologique parue dans les *Cahiers d'études africaines* (Copans, 2005).
2. C'est le commentaire de F. Dupuy dans son manuel qui le désigne d'abord comme « le précurseur » (2001 : 18) puis plus loin comme « le fondateur de l'anthropologie économique française » (*idem* : 152).
3. M. Mauss ne consacre que 5% de son *Manuel d'ethnographie*, paru pour la première fois en 1947 (le cours remonte lui à 1939), aux « phénomènes économiques » (1967 : 123-134). L'ouvrage de M. Herskovits, *Economic Anthropology* ne date que de 1952 (tout en étant la refonte d'un ouvrage de 1940 qui ne mentionne pas la sous-discipline en tant que telle). La première véritable classe d'âge des ethnologues de l'après-guerre va conduire de nombreux terrains d'anthropologie économique appliquée avant la lettre en Afrique noire coloniale : voir par exemple les recherches de M. Dupire, D. Paulme, J. Rouche et J.-L. Boutillier. Cette tradition se retrouve dans des synthèses publiées après la publication de *L'anthropologie économique des Gouro*. Ainsi Ph.

Bessaïnet publie un manuel en 1966 intitulé *Principes de l'ethnologie économique* et en 1968 le volume de *L'Encyclopédie de la Pléiade* consacré à l'ethnologie générale sous la direction de J. Poirier contient deux chapitres sur la sous-discipline, l'un rédigé par J.-L. Boutillier sur « l'enquête d'ethnologie économique » (1968) et l'autre de J. Poirier « Problèmes d'ethnologie économique » (1968). Je ne rentrerai pas dans les distinctions entre les deux appellations et les usages qui leur correspondent. Elles renvoient à l'histoire et à la pratique de la discipline dans les années 1950 (voir les références de la note 7). La culture américaine du chercheur, sa proximité avec G. Balandier expliquent ce choix que M. Godelier fera également de son côté quelques années plus tard mais pour des raisons plus « structuralistes » en tant que membre du Laboratoire d'anthropologie sociale. La pratique empirique de terrain de Meillassoux conforte cette orientation si on la compare à la démarche très ethnographique qu'adopte en même temps de son côté A. Deluz, sa coéquipière de terrain.

4. Signalons que *Anthropologie économique des Gouro* restera le seul texte de Meillassoux consacré à cette population. Il n'y retournera jamais pour actualiser ou approfondir son terrain initial de six mois.

5. Pour être précis une seule référence renvoie au développement, c'est celle de son cours donné à l'IDEP de Dakar (dirigé alors par S. Amin) : « Cours de sociologie du développement » (version française de 1965 et anglaise de l'année suivante). Dans l'un des deux recueils d'articles en attente d'un éditeur, *Anthropologie de salon*, 7 textes sur 18 sont réunis sous le sous-titre « Sur et sous-développement ». Deux d'entre eux ne sont pas mentionnés dans la bibliographie de B. Schlemmer et désignent explicitement le développement ou les développeurs. La bibliographie de base des œuvres de l'anthropologue est celle établie par B. Schlemmer dans le volume d'hommages à Meillassoux (1998).

6. Pour avoir une idée concrète de cette conception du monde social il suffit de se reporter au *Traité de sociologie* édité en 1958 et 1960 sous la direction de G. Gurvitch et opportunément réédité en 2007 (Gurvitch, 2007). Pour une description personnelle des études africaines des années 1960-70 se reporter à J. Copans, *La longue marche de la modernité africaine* (1990).

7. Voir pour une mise en perspective intellectuelle J. Copans (2001) et B. de l'Estoile (2000).

8. Je cite là les dates de parution de ses trois grands ouvrages. Qu'on me comprenne bien : Meillassoux est l'auteur de toute une série d'articles d'ethnologie ou même d'ethnographie historique (voir par exemple 1967, 1972, 1980, 1993 et 1994). Mais il n'applique pas cette préoccupation érudite à l'histoire moderne et contemporaine de l'État africain, de ses politiques et aux acteurs du développement économique et social.

9. J'ai consacré plusieurs articles à la fin des années 1970 à critiquer et à mettre en lumière les impasses de l'anthropologie économique marxiste française (1977, 1982, 1986, 1988).

10. F. Maspero, l'éditeur de l'ouvrage, m'avait indiqué qu'il s'était vendu à l'époque comme un best-seller à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Il en avait été de même pour les deux éditions de *Qui se nourrit de la famine en Afrique* co-édité anonymement par Meillassoux et moi-même pour le Comité information Sahel l'année précédente (1974) puis réédité l'année suivante en version de poche.

11. Je pense au secteur dit informel dont la problématique est aussi ancienne que celle de la communauté domestique (1972).

12. Rappelons qu'il est le premier anthropologue français à s'être rendu dans l'Afrique du Sud de l'apartheid au milieu des années 1970 et à en tirer un ouvrage (1979) qui manifeste son engagement intellectuel, professionnel et militant contre l'apartheid.

13. Je renvoie sur ce point à mon introduction à l'évolution des problématiques des sciences sociales du développement (2006). Pour un panorama complet et critique des idéologies et politiques du développement international il faut se reporter aux œuvres de G. Rist et tout particulièrement à *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. Paru initialement en 1996 il faut se reporter à sa 3e édition revue et corrigée (2007).

14. M. Godelier, P. Ph. Rey, E. Terray, C. Meillassoux et moi-même, malgré nos désaccords, avons toujours un paragraphe dans nos textes qui confirmaient la force de cet engagement « du bon côté » des masses.

15. Pour lire un point de vue qui réintroduit le (militant associatif) paysan dans le débat lire le texte célèbre de l'anthropologue britannique A. Adams (1977), mariée à un activiste paysan sénégalais qui présente la situation comme une anthropologie de l'intérieur !

16. À la fin des années 1970 se développent plusieurs courants de réflexion sur l'usage et les objets des sciences sociales françaises du développement à l'ORSTOM, au ministère de la Coopération, à l'INSEE-coopération, (groupe AMIRA), à l'IEDES qui prendront de l'importance pendant les premières années de la présidence de Mitterrand (cellule d'évaluation des projets dirigée par Cl. Freud à la Coopération) (Copans, 2006 : 53-54). Comme publication phare citons le n° 90 de *Revue Tiers Monde* dirigé par Y. Goussault sous le titre « Sociologie du développement », l'ouvrage dirigé par Boiral, Lantéri et Olivier de Sardan (1985), *L'État des savoirs sur le développement* (Choquet, 1993) dont le chapitre sur l'anthropologie est rédigé par P. Ph. Rey et enfin la synthèse de Olivier de Sardan (1995). Bien que la plupart des chercheurs impliqués dans ces réflexions citent Meillassoux on ne trouvera dans les travaux de ce dernier nulle citation de leurs écrits !

17. L'ORSTOM semble explicitement visé ici même si le périodique de publication est l'une de ses revues !

18. Meillassoux m'a fait un procès d'intention sur cette question lors de la parution de mon ouvrage, *La longue marche de la modernité africaine*, en 1990. Je suggérais dans une note (au lecteur de cet article de la retrouver !) que la justesse des analyses des déterminismes fondamentaux de l'évolution sociale ne pouvait aider directement en rien la réflexion concrète et pratique des populations africaines ou plutôt de leurs représentants organiques (ce que j'ai appelé ultérieurement les intellectuels invisibles) contrairement à ce que nous avions pu penser par le passé de manière pseudo-révolutionnariste. Je ne critiquais pas les analyses et des concepts précis de Meillassoux mais j'indiquais qu'à mon avis aucun programme politique ne pouvait être tiré de *Femmes, greniers et capitaux*. Mal m'en avait pris et ce n'est que juste avant son décès, en 2004, qu'il accepta de discuter à nouveau intimement avec moi, même si on s'était évidemment croisés et rencontrés de très nombreuses fois pendant ces 15 années. Ma contribution à son volume d'hommage rédigée en 1995 (1996) n'arrangea pas les choses : malheureusement absent (mais comme quelques autres auteurs) à la séance publique de présentation du livre, je m'aperçus ultérieurement que Meillassoux avait « oublié » de l'évoquer lors de son intervention de remerciements. Dois-je dire que ni l'éditeur ni les autres auteurs ne trouvèrent à redire à cette attitude alors que l'ouvrage paraissait dans une collection dirigée par mes soins et que j'avais choisi, avec l'accord de tous et de Meillassoux lui-même, l'image de couverture ! Cette anecdote pour rappeler le penchant mécanique des chercheurs en sciences sociales à se penser sur le modèle du grand intellectuel à la française.

RÉSUMÉS

Claude Meillassoux a évoqué régulièrement la question du développement dans ses écrits. Il s'agit souvent de textes d'intervention voire de critique idéologique qui replacent l'exploitation des populations africaines et de leur force de travail dans le cadre plus global de la colonisation puis de la situation néocoloniale qui relèvent de l'impérialisme. En fait sa vision est plutôt globale et

principielle et fort peu empirique. Il a certes relevé sur 40 ans quelques transformations dans les formes de domination (l'intervention des ONG par exemple) mais sa sociologie du développement reste une macrosociologie peu analytique. De fait c'est au travers de sa conception universalisante du rôle de la communauté domestique qui fait encore fonctionner le capitalisme moderne qu'il perçoit le développement. Sa conception théorique définit également les objectifs des deux disciplines mais il n'évoquera jamais la possibilité et la nécessité d'une anthropo-sociologie des organisations, programmes et acteurs du développement comme complément indispensable de l'approche classique des seuls bénéficiaires.

Development without actors but not without politics: The difficult empiricity of an anti-imperialist commitment

Claude Meillassoux regularly touched on the topic of development in his writing. Most often his concern can be found in papers dealing with a political and critical view of the exploitation of African populations as a labour force in the context of colonial rule then of neo-colonialism, both products of imperialism. His perception was both global and abstract with very little empirical basis. Of course he witnessed and described to some extent the evolution of development over time (since the early sixties): he was well aware of the role of the NGOs for example. His macro-sociology of development was backed by the universal function of the domestic community within the evolution of capitalism. Unfortunately his theoretical conceptions influenced his definition of the content and practice of both anthropology and sociology: he therefore never touched on development understood as a process and a structure managed by specific organisations, programmes and actors. His views do not have much to tell us about the different social effects of development throughout the world including the different parts of Africa.

INDEX

Mots-clés : Afrique, anthropologie économique, communauté domestique, développement, engagement, force de travail, impérialisme.

Keywords : Africa, commitment, development, domestic community, economic anthropology, imperialism., labour force

AUTEUR

JEAN COPANS

UMR Ceped -Université Paris Descartes
jean.copans@biomedical.univ-paris5.fr